DESBARREAUX

POÉSIES

DIVERSES

1008

BU Toulouse 1

Resp Pf pl B03601 37

L'HEUREUX RETOUR,

DIVERTISSEMENT en un Acte, mêlé de Vaudevilles & d'Ariettes, au sujet de la rentrée du Parlement de Toulouse, par M. PELLET-DESBARREAUX;

REPRÉSENTÉ pour la premiere fois sur le Théatre de cette Ville, le 20 Octobre 1788.

A TOULOUSE,

De l'Imprimerie de JOSEPH DALLES; aux Arts & Sciences.

1788.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ TOULOUSE

AVERTISSEMENT.

Ayant l'avantage d'habiter la Ville de France, où le rappel des Magistrats a été célébré avec le plus de pompe, j'aurois cru me manquer à moi-même, si je n'avois cherché à joindre mon Bouquet à la Couronne générale.--- L'accueil flatteur qu'on a daigné faire à ce timide essai, n'est dû qu'au zele des Acteurs qui l'ont exécuté, & au Patriotisme du Public, qui l'a entendu.---- Mon intention n'étoit point de faire voir le jour à une production aussi peu importante ; cet hommage est trop au dessous du Sénat Auguste à qui il est offert ; mais, mes amis en ont exigé la publicité, & je le livre sans difficulté, comme je l'ai fait sans prétention.

PERSONNAGES.

THEMIS,	*Mᵉ. Huin.*
LE MAGISTER,	*M. Deſchamps.*
SIMONNE,	*Mˡˡᵉ. Jonveaux.*
LOUISE,	*Mˡˡᵉ. Leſage.*
LUCAS,	*M. Deſromains.*
LABASTIDE, Provençal,	*M. Duberneuil.*
BLAISE,	*M. Desbarreaux.*
LE CARRILLONNEUR,	*M. More.*
VADEBONCŒUR, SANS REGRET, Dragons,	*M. Celicour.* / *M. Martin.*
UN BEARNOIS,	*M. Perlet.*
UN DAUPHINOIS,	*M. Plante.*
UN BRETON,	*M. Carré.*

TOUT LE VILLAGE.

La Scene eſt dans un Village, près de Toulouſe.

L'HEUREUX RETOUR,

DIVERTISSEMENT en un Acte & en Proſe, mêlé de Vaudevilles.

SCENE PREMIERE.

SIMONNE, LUCAS.

LUCAS.

ÇA eſt-il vrai, Madame Simonne, ce que l'on débite ?

SIMONNE.

Je le deſire trop pour ne pas le croire ; je cours de porte en porte m'informer du fait, je n'ai trouvé ni la Dame Nicole, ni la Commere Jeanne ; tout le Village eſt en l'air, & perſonne ne parle d'autre choſe.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ

LUCAS.

Ça ſeroit donc bien heureux, ce retour, Madame Simonne. ?

SIMONNE.

Ah ! je m'en vante ; nous n'aurons plus de chagrin, nous pourrons moiſſonner à notre aiſe & vendanger en paix. Viendra-t-on pour nous inquiéter, ces Meſſieurs ſeront nos ſoutiens ; il n'y a ni Tabellion ni Maltotier qui tiennent devant eux, & quand chacun les chante à la Ville, tu penſes bien qu'au Village je ne reſterons pas les bras croiſés.

LUCAS.

Parguienne je le crois bien : drès que c'eſt comme vous dites, je vais préparer le gros Tambour & chercher le Carrillonneur, je ne veux pas être en reſte, Madame Simonne.

SIMONNE.

Et tu feras bien, mon Garçon, ſtapendant malgré la joie qui me poſſede, je ne ſuis pas tranquille ; ma petite Louiſe eſt toute rêveuſe, ça voudroit avoir un mari, & ça ne ſe décide pas ; elle a cepandant à choiſir, le fils du gros Thomas, ou

celui du Bailli, car encore faut-il bien, puiſqu'elle aura pour dot une bonne Métairie, qu'alle épouſe quelqu'un de riche, ſans cela, mon enfant, je n'y conſentirois pas.

LUCAS.

Et ſi c'étoit moi qu'alle voulût, Madame Simonne ? Je crois que je lui revenons, voyez-vous.

SIMONNE.

Toi, nigaud, ça ne ſe peut pas. Je crois bien que t'es un bon garçon ; mais ça ne ſuffit pas en ménage, faut autre choſe pour plaire à Louiſe.

LUCAS.

Je ſais bien qu'on dit dans tout le Village que Blaiſe, le fils de l'ancien Fermier du Château, en eſt amoureux, & que votre fille l'aime itou ; mais quoique ça je crois pourtant que je ſuis ſon fait. Je vais ſouvent batiffoler près d'elle ; elle rit de côté ; je parie qu'alle en tient dans l'aîle, & vous devriez nous marier en maniere de réjouiſſance.

SIMONNE.

Tu crois cela, mon enfant ?

LUCAS.

Oui, je le crois. (*Prélude d'un petit air que chante Louiſe dans la couliſſe.*) Eh ! tenez la voilà qui vient ; cachons-nous un peu pour mieux l'entendre. (*Lucas & & Simonne ſe retirent au fond du Théatre.*)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LOUISE, (*un Panier de fleurs à la main.*)

LOUISE.

(Air : *C'eſt la fille à Simonette.*)

De nos campagnes chéries
Volons en ce doux moment
Porter les fleurs des prairies
Aux Protecteurs qu'on nous rend ;
C'eſt une bien foible offrande
Qu'ils vont recevoir de nous ;
Mais aumoins notre guirlande
Donnera l'exemple à tous.

Ils entendront à la Ville
Des Couplets plus dignes d'eux,
Quoiqu'on y ſoit plus habile,
On ne peut les aimer mieux.
Chacun pour leur rendre hommage
Va parler éloquemment,
Mais nous n'avons qu'un langage,
C'eſt celui du ſentiment.

SIMONNE.

SIMONNE.

Qu'eſt-y que tu chantes donc là, ma fille?

LOUISE.

C'eſt la chanſon que Blaiſe chantoit hier en entrant au Village; & comme on écoute ce qui fait plaiſir, je l'ai retenue tout de ſuite.

LUCAS.

Il eſt bien capable de l'avoir faite.

SIMONNE.

Il en ſait encore plus que le Magiſter; & n'étoit que ſon pere eſt devenu mort, & que ſa pauvre mere a beſoin de lui, il ſeroit peut-être à préſent notre Curé.

LOUISE.

Ce ſeroit bien dommage.

LUCAS.

Pourquoi donc ça, Mademoiſelle; au contraire, je ſerois peut-être bien plus ça, moi, ſi je n'avois eu peur de devenir trop ſavant; mais comme cela ne vaut

rien au Village, je n'ons pas voulu aller loin.

LOUISE.

C'eſt vraiment une perte, Monſieur Lucas; car avec une tournure comme la vôtre, vous auriez fait du bruit.

LUCAS (*à Simonne.*)

Voyez-vous, Madame Simonne, comme elle me ſourit; c'eſt que je ſuis de ſon goût. Je cours prévenir le Magiſter, pour qu'il nous prépare quelques drôleries pour célébrer ce grand jour. Après cà je reviens vous prendre, & je chanterons tretous à qui mieux mieux. (*Il ſort.*)

SCENE III.

SIMONNE, LOUISE.

SIMONNE.

C'EST un bon garçon que ce Lucas, un peu bête: il ſe dit amoureux de toi.

LOUISE.

A ſon aiſe; mais je ne crois pas être amoureuſe de lui.

SIMONNE.

Je ne te cache pas, ma fille, que je ſuis ſi contente de ce qui nous arrive, que je voudrois de bon cœur que quelque Garçon du Village te plût, & pouvoir célébrer par tes noces le plaiſir que l'heureux retour de nos Peres communs fait à tout le monde.

LOUISE.

Ah! ma Mere, perſonne mieux que moi ne prend part à ce qui nous ſurvient; mais vous ne voudriez pas que ce jour, qui eſt ſi heureux pour vous tous, ne fût malheureux que pour moi.

(Air: *Auſſitôt que je t'apperçois.*) d'Azémia.

Oui, Maman, chacun aujourd'hui
A tout ce qu'il eſpere,
Les Infortunés leur appui,
Les Orphelins leur Pere;
Soyez bien sûre que mon cœur
Partage en tout votre bonheur. (*bis.*)
Rien ne ſaura jamais me plaire,
Que ce qui peut plaire à ma mère;
Mais tenez, Maman, (*bis.*)
La nouvelle que je reçoi,
En ce jour eſt aſſez pour moi. (*bis.*)
Tout va bientôt prendre en ces lieux
Une forme nouvelle;
Notre Roi ſera plus heureux,
Son Peuple plus fidele.
Pour lui ne ſongeons en ce jour
Qu'à faire éclater notre amour; (*bis.*)
Et puis ſi quelqu'un peut me plaire
Je n'en ferai point un myſtere;
Maman, vous pourrez; (*bis.*)
Maman, vous pourrez, je le croi,
Alors vous occuper de moi. (*bis.*)

SIMONNE.

Qui eſt-ce qui t'a dit celle-là ?

LOUISE.

C'eſt encor Blaiſe qui me l'a appriſe.

SIMONNE.

C'eſt un brave garçon que ce Blaiſe ; c'eſt dommage qu'il ne ſoit pas riche.

LOUISE.

Il n'eſt pas riche, mais il a ſi bon cœur, il aime ſa Mere comme j'aime la mienne. Si-tôt qu'il a ſu la nouvelle heureuſe, il a couru à la Ville prendre part à la joie commune, & il reviendra aujourd'hui j'en ſuis sûre quand ce ne ſeroit que pour aider le Magiſter, qui fait bien plus le capable qu'il n'eſt ſavant.

SIMONNE (*à part.*)

On m'a dit vrai, je vois qu'alle aime Blaiſe (*haut*) il fera bien : car tu penſes bien, mon enfant, qu'il faut qu'aujourd'hui tout le monde ſe trémouſſe ; il faudra prévenir les Ménétriers, le Magiſter tâchera de faire une Chanſon, Blaiſe lui aidera, je chanterons le refrein ; & comme je ſuis ici la premiere en date, j'aurai l'honneur

d'ouvrir le Bal ; mais ce Blaiſe va peut-être ſe faire attendre.

LOUISE.

Écoutez donc, ma Mere, on ne va pas d'ici à la Ville tous les jours, & il n'aura pas vu tant de réjouiſſances ſans vouloir les partager.

SIMONNE.

Il a raiſon. Je l'embraſſerons de bon cœur, ce pauvre Blaiſe, à ſon retour.

SCENE IV.

SIMONNE, LOUISE, LABASTIDE.

SIMONNE.

Ah vous voilà, Monſieur Labaſtide ; quel bon vent vous ſouffle par ici ?

LABASTIDE.

Quel bon vent ? vous le ſavez auſſi-bien que moi ; j'ai changé de nom, je m'appelle la Renommée ; le plaiſir m'en a donné les aîles, je croyois courir plus vîte ; mais elle m'a prévenu, & vous ſavez tout.

SIMONNE.

C'eſt que ce qui fait plaiſir s'apprend vîte.

LABASTIDE.

Vous avez raiſon : & ce qui m'enchante c'eſt qu'ici vous êtes tous auſſi heureux de l'évènement que nos bons Provençaux le ſont chez eux. C'eſt le même ſentiment qui nous anime ; je vois bien que lorſqu'il s'agit de célébrer le retour des Magiſtrats qu'on aime, quelle que ſoit la Ville de France qu'on habite, on eſt par-tout dans ſon pays.

SIMONNE.

Oh ! ça, c'eſt bien vrai, Monſieur Labaſtide.

LABASTIDE.

Le Seigneur de votre endroit m'avoit chargé d'une Lettre pour votre Magiſter, il s'achemine par ici en la liſant ; & je crois qu'il ſe creuſe la tête pour faire une Chanſon. Auſſi je vous lui ai rafiſtolé une perruque comme il y en a peu ; elle a les boucles en ravalement ; feu Monſieur le Bailli me la donna pour étrenne.

SIMONNE.

Mais comment avez-vous quitté la Ville aujourd'hui, Monſieur la Renommée ?

LABASTIDE.

Je voudrois me diviſer en autant de nombres qu'il y a de Villages dans le reſſort.

SIMONNE.

Il eſt vrai que par-tout c'eſt la même joie & le même bonheur.

LABASTIDE.

Et moi donc, Madame Simonne, tout en courant, j'en ſuis ſi plein, que cela m'étouffe.

Oui mes amis, nous ſoupirions
Après ceux que nous revoyons ;
Leurs plaiſirs vont être les nôtres :
Puiſſent-ils pour le bien commun,
Au moins vivre cent ans chacun,
Accompagnés de pluſieurs autres.

(*Il ſort*).

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, *excepté Labaſtide.* LE MAGISTER, *qui entre accompagné de tout le Village, comme dans la Dot.*

LE MAGISTER.

POINT de confuſion, mes enfans, il faut de l'ordre en tout. L'évènement de

ce jour eſt un évènement heureux pour la France entiere. En l'abſence de Monſeigneur, c'eſt moi qui dois préſider à la Fête que le retour d'aujourd'hui nous procure. En conſéquence tous les Habitans du lieu ſont priés de ſe rendre au Château ſans tumulte. J'inſcrirai ſur mon regiſtre les noms de tous ceux qui ont droit d'entrer dans la grande Salle pour compoſer le bal ; les autres reſteront dans le Parc. Je ferai une chanſon en forme de ronde, que nous chanterons tous ſous les grands Marronniers ; les jeunes filles répéteront le refrein. Nous ferons enſuite une Harangue en ſtyle de Cicéron, que les Notables & moi iront demain prononcer à Monſeigneur, à la Ville, où ſon devoir le retient ; car il eſt un de ceux qu'on appelloit à Rome *les Peres Conſcrits*, & que nous nommons ici les Peres de la Patrie.

SIMONNE.

Commencez d'abord par inſcrire les noms de tous ceux.....

LE MAGISTER.

Air : *Du Menuet d'Exaudet.*

Un moment,
Car avant
De l'écrire,
Même ſans ſortir d'ici,

Je

Je dois de tout ceci
A peu-près vous instruire ;
Nous ferons,
Nous suivrons,
Sans mot dire,
Ce que pour cet in-promptu,
Monseigneur a voulu,
Prescrire.
Personne de nous n'ignore
Que les Seigneurs qu'on honore
Sont chantés,
Sont fêtés
A la Ville ;
Mais le zèle qu'ils ont tous,
N'est à nuls tant qu'à nous
Utile.
Je prétends,
Je défends
Qu'on ne fasse
Rien où l'on veuille abroger,
Ni tendre à déroger,
Aux honneurs de ma place.
Bref, rendons,
Terminons
Notre hommage
Aux vrais soutiens de la Loi
Par le Vive le Roi
D'usage.

TOUS.

Vive le Roi, Vive le Roi.

LE MAGISTER.

Vous sentez l'importance de mes fonctions, & combien de ma part tout cela exige de réflexions.

SIMONNE.

Eh! pardine, Monsieur le Magister,

faut-il tant d'embarras pour dire à ces Meſſieurs combien je les aimons.

LOUISE.

Et ſur-tout comme chacun de nous ſoupiroit après leur retour.

LE MAGISTER.

Je penſe comme vous, mais il faut une chanſon que chacun répete en chœur, & une chanſon ne ſe fait pas en proſe; j'ai déja aligné trois rimes, ſi je peux attraper la quatrieme, mon couplet ſera parfait. (*Il compoſe.*)

Le Pigeon bondit, } *Il répete pluſieurs fois ces mêmes*
Le Taureau gémit, } *Vers.*

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, VADEBONCHŒUR & SANSREGRET, Dragons.

VADEBONCHŒUR.

ALLONS, gai Monſieur le Magiſter; vive la joie Enfans.

SIMONNE.

Paix donc, ne vois-tu pas qu'il fait une Chanſon.

VADEBONCHŒUR.

Eh bien ! ſarpejeu je lui en apporte de toutes faites.

Air de la Chaſſe de la Garde.

Ami, plus d'alarmes,
Enfans, plus de larmes,
Tout en ces Lieux
Satisfait à nos vœux.
De mon allégreſſe
Partagez l'ivreſſe ;
Peut-il rien pour nous
Arriver de plus doux ?
Sur chaque Chaumiere,
Sur la France entiere
Un trait de lumiere
Vient luire pour tous.
La Patrie admire,
Et l'honneur inſpire
Conſtamment les cœurs
Qui partageoient nos pleurs.

(*) Une main étrangere a fini nos tourmens.
Cet homme rare,
Pour des biens ſi grands,
Ne veut pas que LOUIS l'excepte plus long-temps
Ni le ſépare
D'avec ſes Enfans.

Quand tout ce que tu fais
Pourroit armer l'envie,
Homme ſage ! ſes traits
N'effaceront pas tes bienfaits.

Une main étrangere, &c.

(*) M. Necker, Citoyen de Geneve.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE CARRILLONNEUR, UN BÉARNOIS, UN DAUPHINOIS, UN BRETON, & plusieurs autres.

LE CARRILLONNEUR, *fort gaiement.*

EH! comme vous chantez vous autres; eſt-ce qu'on doit ſe réjouir comme ça les uns ſans les autres? Vela trois de mes amis qui avoient été à la foire à la Ville & que j'ai retenu en paſſant.

VADEBONCŒUR.

Qui es-tu donc toi, pour faire plus de bruit que nous tous?

LE CARRILLONNEUR.

Qui je ſuis? Le Carrillonneur du Village; rien que ça.

Air des trois Fermiers : *Le bon Seigneur de not Village.*

Tous vos plaiſirs je les partage,
Et vous mêlerez tous, vos Chanſons à ma voix.
Gare les cloches du Village,
Je vais les ſonner à la fois.

Ce ſera preſque une merveille,
Elles jouront la petite Chanſon
Tout en faiſant din, din, din, don,
Cette Chanſon qui nous réveille,
Et qui fait entendre à l'oreille,
Vive Louis & l'Carrillon,
Et vous direz à l'uniſſon,
Vive Louis & l'Carrillon.

Nous avons ce que nous ſouhaitâmes,
Les opprimés un défenſeur,
Chacun de nous un protecteur;
Ah! quel bonheur;
C'eſt tout ce que nous demandâmes:
Chantons notre libérateur,
J'allons faire danſer nos Femmes.
Ah! quel bonheur! &c.

SIMONNE.

Vous avez raiſon, compere; voilà comme il faut parler aujourd'hui. Je ne me tiens pas de joie.... Mais vela Blaiſe qui revient de la Ville.

TOUS.

Ah! vela Blaiſe, vela Blaiſe!

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, BLAISE.

SIMONNE.

EH bien! Blaiſe, tu les as vus?

BLAISE.

Oui, mes amis, je les ai vus; &

comme tous ceux qui y étoient, je ne les ai pas vu ſans émotion.

SIMONNE.

Conte-nous donc ça, mon enfant.

BLAISE.

Leur retour comme vous ſavez avoit été précédé par des actes de bienfaiſance dont nous étions inſtruits, & qui font autant d'honneur à leurs cœurs, que leur dévouement en fait à leurs lumieres. - Le Palais, auparavant déſert, étoit entouré d'une foule immenſe, qui s'y étoit tranſportée ſans tumulte, & qui y demeuroit ſans rumeur. Le ſentiment avoit dicté tous les diſcours, & le plaiſir illuminé toutes les fenêtres. Quel tableau raviſſant que celui de voir ces Magiſtrats adorés rendus aux vœux de leurs Concitoyens, à leur famille, à la Patrie! Tout le monde eſt jaloux de leur ſervir d'eſcorte. Ils ont, d'une voix unanime, aſſimilé leur gloire avec le corps antique & reſpectable de la Nobleſſe, qui fut dans tous les temps la colonne vraiment ſolide de l'Etat, & qui dans ces derniers troubles s'eſt généreuſement dévouée pour défendre les Loix

& la cauſe commune. On ſe précipite au devant d'eux, on ne veut que les voir. Le temps de leur abſence avoit été un temps de deuil ; celui de leur rappel n'annonce que le bonheur. - La mere tendre les montre à ſon fils ; le vieillard effrayé des maux qui menaçoient ſon Pays, diſoit : je mourrai, content j'ai revu les Peres du Peuple. - Tous, affectés d'un accueil auſſi mérité, ſe précipitoient dans les bras des leurs. - Des larmes couloient de tous les yeux. - Le nom du Roi ne s'eſt fait entendre que pour être béni ; & perſonne n'a vu, dans un ſpectacle auſſi intéreſſant, que la gloire de la Patrie & le triomphe de la vertu.

SIMONNE *à Blaiſe.*

Viens, mon ami, que je t'embraſſe. (*à Louiſe qui pleure.*) Hé bien, petite fille, qu'eſt-ce que vous avez ?

LOUISE *s'eſſuyant les yeux.*

Rien, ma mere.

SIMONNE.

Vous avez beau pleurnicher... Blaiſe n'eſt pas pour vous.

BLAISE.

Pour moi ! Madame Simonne ; Ah ! jusqu'ici je n'ai rien fait pour lui plaire, encore moins pour la mériter.

LOUISE.

Si ma mere le vouloit, j'oserois croire que vous avez fait l'un & l'autre.

LE MAGISTER.

Ma foi, Madame Simonne, vous devriez faire le bonheur de ces deux enfans, en faveur de celui qui nous arrive à tous.

SIMONNE.

Je le veux bien. Touche-là, Blaise ; tu n'es pas riche, mais tu as un bon cœur, & un bon cœur vaut bien une métairie.

LE MAGISTER.

C'est au mieux, Madame Simonne ; procédons maintenant à l'enrégistrement des noms de ceux qui doivent entrer dans la Salle du Bal, Blaise & Louise seront des premiers ; mais commençons par les étrangers ; on doit des déférences à ceux que l'on reçoit. (*Au Dauphinois*) Votre nom,

LE

LE DAUPHINOIS.

Julien.

LE MAGISTER.

De quel pays ?

LE DAUPHINOIS.

Dauphinois.

LE MAGISTER.

Dauphinois ! Bons Patriotes.... grandes entrées par-tout. (*au Breton*) Et vous ?

LE BRETON.

Breton.

LE MAGISTER

Breton ! braves gens auſſi. Quelques-uns d'entre-vous ont ſouffert pour la cauſe commune ; la France vous en tient compte.... mêmes prérogatives (*au Béarnois.*) Et vous, d'où êtes-vous ?

LE BÉARNOIS.

De la Ville où nâquit le plus aimé des Rois. De Pau.

LE MAGISTER.

Béarnois ! Ah ! vous êtes nos freres. Le reſpect avec lequel vous conſervez le Berceau de Henri vous donne par-tout le droit de Citoyens.

LE BÉARNOIS.

Ah ! nous ſerions indignes du nom Français, ſi un dépôt auſſi précieux n'étoit pas le ſigne évident de la fidélité que nous gardons à notre Roi, & de l'amour que nous avons pour la Patrie.

LE MAGISTER.

Je me départs en votre faveur de mon droit de primauté ; vous ouvrirez le bal.

VADEBONCŒUR.

C'eſt bien, Monſieur le Magiſter ; voilà comme penſent aujourd'hui ceux qui ſe font gloire d'être aimés. Pourſuivez ſeulement, vous vous arrêterez au refrain.

(*Le Magiſter continue d'écrire les noms des différens Acteurs & s'arrête au refrain.*)

Air du Vaudeville de la Bataille d'Yvri.

Dans le deuil qui couvroit la France
Rien n'adouciſſoit nos deſtins,
Thémis avoit une balance
Qui reſtoit oiſive en ſes mains ;
Mais pour interprète
On lui rend ſes enfans chéris ;
Nous les chantons & la France répete :
Vive Louis, vive Louis.

LE CHŒUR.

Vive Louis, vive Louis.

LE CARRILLONNEUR, (*même air.*)

Quel beau jour nous voyons éclore,
J'en juge ici d'après mon cœur !
Nous ne touchons qu'à ſon aurore,
Mais il nous promet le bonheur.
Déja l'innocence
Eſt ſous l'Egide de la Loi,
Vivent pour le bien de la France
Les Parlemens & notre Roi.

LE CHŒUR.

Les Parlemens & notre Roi.

LE BÉARNOIS.

Permettez au Béarnois de joindre ſon couplet à vos refreins.

LE MAGISTER.

Nous ne le lui permettons pas, mais nous l'en prions.

LE BÉARNOIS. (*même air.*)

Le bon Henri ſe renouvelle
Pour le bonheur de nos Cités ;
Il ſert aujourd'hui de modèle
Au jeune Roi que vous chantez.
Que l'amour raſſemble
Leurs noms dans un refrlain chéri ;
Et qu'à jamais nous les chantions enſemble ;
Vive Louis, vive Henri.

LE CHŒUR.

Vive Louis, vive Henri.

(*Un bruit de tonnerre, précédé de quelques éclairs, annonce l'arrivée de Thémis, qui deſcend du Ciel dans une gloire.*)

SCENE DERNIERE.

LES PRÉCEDENS, THÉMIS.

THÉMIS (*au Peuple que sa descente avoit effrayé.*)

CITOYENS de cette contrée,
Qui toujours à mes Loix vous montrâtes soumis,
Rassurez-vous, je suis Thémis,
L'arbitre de vos droits, & la mere d'Astrée.
Autrefois je quittai l'Olympe pour ces lieux;
Mais l'on me contraignit de remonter aux cieux;
Et si je redescends du séjour du tonnerre,
Votre Roi me rappelle aujourd'hui sur la terre:
Il veut que l'équité gouverne ses sujets,
Et déja ma présence est un de ses bienfaits.
Mes Ministres qu'ici chacun de vous contemple
Avec gloire toujours ont desservi mon Temple,
Et pour remplir enfin le plus doux de vos vœux
Je viens comme autrefois siéger au milieu d'eux.
Vous pleuriez leur départ, je prévis vos alarmes,
En m'exilant comme eux, je partageai vos larmes;
Mais vous les revoyez, ces soutiens de la loi,
Et vous ne les devez qu'aux vertus d'un grand Roi;
D'un Roi qui n'est jaloux de toute sa puissance
Que pour mieux établir la gloire de la France.
Peuples, voici les mots, que pour votre bonheur,
A prononcé sa bouche, & qu'a dicté son cœur:
(*) »Je rends aux Tribunaux leur auguste exercice,

(*) *Ces huit derniers Vers sont tirés d'Adélaïde de Hongrie, Tragédie de M. Dorat, qui fut représentée avec grand succès en 1774. Ils furent d'autant plus applaudis, qu'ils terminent le discours que l'Auteur fait tenir à Pepin, à l'assemblée de la Nation.*

»Enchaînons la discorde aux pieds de la Justice ;
»Renouvellons enfin ce concours respecté,
»Où la plainte est admise, & le Peuple écouté
»Où les Loix peuvent tout, où le Souverain même
»Dépose à leur Autel l'autorité suprême,
»Et se mêle aux sujets qu'un Monarque charmé
»Aime à voir près de lui quand il en est aimé.

SIMONNE.

Puisque vous êtes près de nous, nous vous prions tous d'y rester, & veuillez pour faveur signalée présider aux noces de Blaise & de ma fille.

THÉMIS.

Très-volontiers : dans ce jour solemnel je ne m'occupe que de la joie commune, & ceux qui comme vous sont dévouez à mon culte méritent mes premiers bienfaits.

VAUDEVILLE.

Air du Vaudeville de Tom-Jones.

VADEBONCHŒUR.

SOUS les Drapeaux quand la Trompette sonne,
On nous voit voler sans détour ;
Pour un Laurier, le Guerrier abandonne
Toutes les Roses de l'amour.
Mais aujourd'hui que la France attendrie
A pu faire entendre sa voix,
Les Défenseurs de la Patrie
Chantent les Défenseurs des Loix.

LUCAS.

Ah ! si j'avois autant d'esprit qu'un autre
Sans barguigner un seul moment,

Desirant bien y mettre un peu du nôtre,
Je ferois voir mon sentiment :
Mais que dirois-je en pareille aventure
Qui ne soit déja répété,
Ici la joie est aussi pure,
Que l'hommage est bien mérité.

SIMONNE.

O, mes enfans ! qu'il est doux pour mon ame
De vous unir en ce moment,
Le doux rapport qui tous deux vous enflamme,
Provient du même sentiment.
N'oubliez pas dans votre union pure
Le plaisir qu'on goûte en ce jour,
Et qu'au Sénat qui le procure,
Chacun de nous doit son amour.

LOUISE.

Vous avez vu que dès ma tendre enfance,
Vos sentimens furent ma loi ;
J'aime toujours les Sauveurs de la France,
Et Blaise pense comme moi.
Aucun de nous ne perdra la mémoire,
Que cet événement flatteur,
Est le triomphe de leur gloire,
Et celui de notre bonheur.

THÉMIS.

Ces jeux hardis, Messieurs, ne sont l'ouvrage
Que de l'amour & du moment.
Tous nos discours sont le simple langage
Et l'image du sentiment.
L'esprit ailleurs éblouit & raisonne,
Ici nous ignorons sa loi,
Le zele écrit, le cœur ordonne
Quand il faut parler de son Roi.

Le Spectacle se termine par un Ballet.

FIN.

J'ai lu l'Ouvrage, qui a pour titre, L'Heureux Retour : je me ſuis fait un devoir d'en permettre la Repréſentation ; bien convaincu qu'il ſera reçu du Public avec la ſatisfaction que doivent inſpirer les ſentimens Patriotiques qui en ſont la principale baſe.

A Toulouſe, le 10 Octobre 1788.

DUROUX, Capitoul, *Signé.*

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ TOULOUSE